



HAL
open science

L'urbanité blessée par la brutalité médiatique ? L'usage des téléphones portables dans les cafés

Francis Jauréguiberry

► **To cite this version:**

Francis Jauréguiberry. L'urbanité blessée par la brutalité médiatique ? L'usage des téléphones portables dans les cafés. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1997, 77, pp. 59-62. 10.3406/aru.1997.2138 . hal-01671112

HAL Id: hal-01671112

<https://hal.science/hal-01671112>

Submitted on 17 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'urbanité blessée par la brutalité médiatique ? L'usage des téléphones portables dans les cafés

Francis Jauréguiberry

Citer ce document / Cite this document :

Jauréguiberry Francis. L'urbanité blessée par la brutalité médiatique ? L'usage des téléphones portables dans les cafés. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°77, 1997. Emplois du temps. pp. 59-62;

doi : <https://doi.org/10.3406/aru.1997.2138>

https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_1997_num_77_1_2138

Fichier pdf généré le 27/04/2021

Résumé

Dans la course au temps, le téléphone portable est un outil précieux qui permet de dédoubler temps physique et temps de la communication. Mais son usage ne va pas de soi dans les cafés, lieux de pause dans l'agitation urbaine et de résistance à l'accélération des rythmes. La violence du branché consiste à à démontrer ainsi que la solidarité est désormais plus hertzienne que spatiale.

Abstract

Urban existence wounded by technological brutality ?

In the race against time, the portable telephone is a precious tool which allows one to multiply physical time and communication time. But its utilization is not necessarily appropriate in cafés, where one often wants to take a break from urban agitation and accelerated rhythms. In such places, the violence of those who are «connected» proves that solidarity is now more to be found in sound waves than in one's physical surroundings.

Zusammenfassung

Urbanität oder Medienbrutalität ? Die Benutzung von Handys in den Cafés

Beim Wettlauf um die Zeit ist das Handy ein wertvolles Instrument, das die physikalische Zeit um die zur Kommunikation erforderliche zu verdoppeln erlaubt. Seine Benutzung versteht sich aber in Cafés - Orten des Innehaltens inmitten städtischer Hektik und des Widerstands gegen die Beschleunigung der Lebensrhythmen - nicht von selbst. Brutal führt der Handybesitzer die Gleichzeitigkeit dort ein, wo man sie öffentlich floh, erinnert er daran, daß Nähe immer weniger mit Nachbarschaft zu tun hat, und zeigt er, daß Solidarität heute mehr mit Frequenzen als mit Räumen zu tun hat.

Resumen

¿ Urbanidad o brutalidad de los medios de comunicación ? El uso de los teléfonos portátiles en los cafés

En la carrera por el tiempo, el teléfono portátil es una herramienta utilísima que permite multiplicar el tiempo físico de la comunicación. Pero su uso no es algo evidente en los cafés, lugares de pausa en la agitación urbana y de resistencia a la aceleración de los ritmos. La violencia de quien telefonea consiste en reintroducir la inmediatez ahí donde la ruptura se había públicamente refugiado, en recordar que la proximidad tiene cada vez menos que ver con la contigüidad, y en demostrar así que la solidaridad es a partir de ahora más hertziana que espacial.

L'URBANITÉ BLESSÉE PAR LA BRUTALITÉ MÉDIATIQUE ?

L'USAGE DES TÉLÉPHONES PORTABLES DANS LES CAFÉS

Francis Jauréguiberry

D'exceptionnelle il y a quelques années, la possession d'un téléphone portable est aujourd'hui en voie de généralisation. Si le goût d'ubiquité est doux pour les utilisateurs, les réactions que le téléphone portable suscite dans les lieux publics sont parfois amères. Pourquoi son usage est-il positivement admis ou toléré dans certains lieux publics et négativement vécu dans d'autres ? Au cours d'une recherche sur les usages du téléphone portable, nous nous sommes aperçus que celui-ci fonctionnait comme une sorte de révélateur et pouvait même être utilisé comme analyseur de certaines situations¹. La nature des réactions propre à un lieu en cas d'utilisation d'un téléphone portable informe assez bien sur la nature de ce lieu. Plus les réactions sont vives et négatives, plus il y a de chances pour que le lieu de référence soit associé, aux yeux de ceux qui le fréquentent, à une « ambiance », une « atmosphère », une « âme collective » positivement vécue. Spontanément, les témoignages renvoient alors à une subjectivité partagée. A l'inverse, plus l'usage du téléphone portable y est toléré voire y paraît normal, et plus il est probable que le lieu soit, toujours aux yeux de ceux qui le fréquentent, « neutre », « anonyme », et que l'utilitarisme et l'individualisme y prédominent. Ici, l'accent est mis sur le caractère fonctionnel des lieux. Dans presque tous les témoignages, le café a été présenté comme l'archétype du lieu subjectif, l'aéroport étant celui du lieu fonctionnel.

La temporalité des cafés

Tous les cafés pourtant sont loin de susciter les mêmes réactions. Une même personne peut par exemple « admettre » un appel dans tel ou tel café et le trouver « totalement déplacé » dans tel autre. Pour l'essentiel, la différence est temporelle. Il existe des cafés où l'on entre comme on en sort : en coup de vent. Il existe aussi des cafés – des bars – où l'on vient exclusivement pour boire : de l'eau, du vin, de l'oubli. Mais la présence dans une majorité de cafés déborde largement cette explication fonctionnelle par la consommation. Les cafés sont souvent des lieux où l'on s'arrête. L'arrêt. Ne serait-ce que quelques minutes, sans véritable raison si ce n'est, précisément, le plaisir de s'arrêter. Instants gratuits, hors du

temps comptabilisé, du planning, de l'agenda, de la course. Le café est alors vécu comme un lieu de répit, de respiration temporelle.

S'arrêter dans un café offre le temps du regard, de la disponibilité, de l'ouverture. Dès que l'on entre dans un café, un « langage silencieux » s'instaure avec ceux qui fré-



Quitter, sur place, la convivialité.

quentent ce même lieu². L'occupation de telle ou telle table, l'adoption de telle ou telle posture, font toujours signe. Puis s'instaure, souvent à l'insu de chacun, le jeu des regards qui ne sont plus panoptiques mais particuliers, échangés ou devinés. Les uns volent un peu de l'image des autres qui leur rendent la pareille. Jeu de masques qui permet à cha-

1. Cette recherche, conduite pendant trois ans à Paris, Strasbourg et Toulouse, a été financée par le CNET et le CNRS, et menée avec la collaboration de François Menard, Liliane Sochaki et Sandy Torres au sein du SET (Société Environnement Territoire, unité mixte de recherche 5603 du CNRS – Université de Pau). La méthode employée a été celle de l'intervention sociologique auprès de quatre groupes (d'une dizaine de personnes chacun) constitués à partir d'échantillons (tirés au hasard et fournis par France Telecom) « d'importants utilisateurs » de téléphones portables (usage supérieur à la moyenne de la zone de référence). Parallèlement, 28 entretiens individuels ont été effectués. Pour une présentation de ces recherches, voir Francis Jauréguiberry, *Une expérience d'ubiquité*, rapport de recherches, CNET-CNRS, 1994 et *Proximité médiatique et prise de distance*, rapport de recherches, CNET-CNRS, 1997.

2. Edwards Hall, *Le langage silencieux*, Paris, Seuil, 1984.

cun de participer à la comédie urbaine sans laquelle une part de l'attrait des cafés n'existerait justement pas.

Mais cette attention, même flottante, n'est possible que parce que le café rend disponibles ceux qui s'y arrêtent en leur permettant d'opérer une déconnexion. Qu'on y entre pour raison de fatigue, de temps disponible, de rendez-vous, ou pour faire le point, il y a toujours une mise à distance de l'extérieur, de son interpellation, de l'agitation, du désordre et de l'urgence. Monique Membrado, se basant sur un corpus de textes littéraires, décrit le café comme un « lieu de rupture » qui, « selon les circonstances, accordera un répit, constituera un refuge, favorisera les solutions ». « Lieu de repos, de relâchement des tensions, le café absorbe pour préserver, protéger, apaiser »³.

Dehors, la rue est de plus en plus un espace de trajectoires individuelles, où chacun, pressé par la nécessité, court vers sa destination, ignorant les autres, les bousculant même parfois dans sa précipitation. De même que le voyage (vacances) n'est plus le temps du voyage mais celui qui commence une fois le temps du trajet décompté, la rue est de moins en moins un espace de déambulation. Dans l'économie contemporaine du temps, le transport est devenu un temps parasite, à réduire au maximum, et l'urgence des flux tendus – où les objets sont ici des individus – a remplacé la durée des parcours distraits – où les voyageurs étaient sujets de leurs émotions. Les espaces publics les plus fréquentés sont désormais des espaces nodaux de trajectoires où, dans l'ensemble, l'impératif reste de gagner du temps et où l'arrêt est synonyme de disqualification⁴.

Gagner du temps en clivant l'espace

Dans cette course au temps, le téléphone portable s'avère être un outil précieux. De l'avis même des grands télécommunicants avec lesquels nous avons travaillé, c'est la nécessité de réaménager le temps vers sa plus grande rentabilité qui a surtout motivé leur achat d'un téléphone portable. L'originalité de ce réaménagement réside dans le fait qu'il est obtenu non seulement de façon « classique », par la densification du temps grâce à une meilleure organisation des tâches dans leur déroulement et leur succession, mais aussi de façon inédite, par le dédoublement du temps grâce à la superposition simultanée d'un temps médiatique à un temps physique. Le temps physique « doublé » est en général vacant, interstitiel ou « mal utilisé ». Il s'agit par exemple du temps contraint des trajets, de celui des attentes dues à une affluence, à un retard ou à un contre-ordre, mais aussi de celui qui s'avère non conforme, en utilité ou en intensité, à ce que l'on avait projeté. Le téléphone portable permet de s'extraire de ces temps contraints. Ou, plus exactement, il offre la possibilité de leur superposer un second temps médiatique, plus utile et donc rentable : on continue par exemple de participer – à son volant – à la circulation automobile et on échange simultanément – avec son téléphone portable – des informations avec son secrétariat. Il ne s'agit donc

plus simplement de remplacer une occupation par une autre ou d'accélérer leur succession, mais de les superposer simultanément.

Bien sûr, le dédoublement du temps a toujours existé, ne serait-ce que par la faculté que chacun possède de s'abstraire mentalement de l'ici-présent pour se plonger dans des ailleurs par le biais de l'imagination, du rêve ou de la construction intellectuelle. Mais la superposition médiatique permise par les téléphones portables conduit à une expérience inédite : il ne s'agit plus d'un dédoublement seulement mental du temps mais aussi sensitif et verbal (par le prolongement artificiel de l'ouïe et de la voix). De nécessairement successifs et spatialement exclusifs l'un de l'autre, l'ici et l'ailleurs se muent en « possibles » simultanés de réseaux qu'il s'agit d'activer et de gérer pour rentabiliser la réalité⁵.

L'instant contre l'immédiat

A l'aune de cette logique de rentabilisation du temps, l'espace des cafés apparaît comme un lieux de résistance temporelle à l'accélération des rythmes et à la généralisation de la simultanéité. Le « temps réel » (médiatique) du branché révèle que certains cafés sont des lieux privilégiés pour expérimenter la réalité du temps (physique). L'épaisseur et la continuité du temps permettent de renouer avec le passé sous la forme du souvenir, du retour sur soi, de la maturation ou de la méditation, mais aussi d'imaginer le futur sous la forme de l'attente, de l'anticipation, de la crainte ou de l'espoir. Parce qu'il rend possible l'arrêt, le café offre l'instant dans la reconnaissance du temps. Parce qu'il réintroduit brutalement le mouvement, le téléphone portable reconnecte à l'immédiat, et à la lutte contre la perte de temps.

L'instant est ici opposé à l'immédiat. L'instant renvoie à la continuité du temps, à son écoulement, se nourrit du passé pour mieux engendrer le futur. Il situe, il place l'être dans le temps. L'immédiat ramasse au contraire le temps dans une sorte de présent renouvelé. Philosophiquement, il « distrait » (au sens pascalien du terme) l'individu du temps qui passe, et donc de questions existentielles fondamentales. C'est parce qu'il « s'insère dans le temps » (*Zeitigung*) que l'individu a

3. « Le café : un espace hors du temps », in *Cahiers de recherches sociologiques* n° 3, mai 1985, Toulouse-le-Mirail, p. 14 et p. 21.

4. Qui s'arrête désormais longuement dans les rues, les couloirs du métro (malgré les efforts de la RATP) ou les gares si ce n'est les exclus du système (SDF) ? A tel point que s'arrêter plus de quelques minutes dans certains lieux publics implique d'adopter un comportement censé signaler aux autres une raison valable à cet arrêt : par exemple consulter de façon répétée sa montre indiquera que l'on a fixé rendez-vous à quelqu'un qui se fait attendre. A défaut d'être suspect, l'arrêt suscite de plus en plus l'interrogation dans un monde où le mouvement et l'accélération sont de règle.

5. Sur ce thème, voir Francis Jauréguiberry, « De l'usage des téléphones portables comme expérience du dédoublement et de l'accélération du temps », in *Technologies de l'information et Société*, vol. 8, n° 2, 1996, pp. 69-187.



Le travail à jet continu.

conscience de son « être-là » (*Dasein*), dit Heidegger ; cette conscience est avant tout celle de sa finitude individuelle (l'être est dans la conscience du temps qui est celle de sa mort). L'écrasement du présent sur l'immédiat est une façon d'échapper à l'angoisse qu'une telle conscience entraîne, d'où la frénésie avec laquelle on adopte les conduites de mobilité.

Selon cette perspective, le café apparaît comme l'un des très rares endroits où l'homme, dans sa modernité, peut encore expérimenter en public une solidarité anonyme profondément humaine. L'arrêt permet en effet l'attention gratuite, et celle-ci peut, au-delà de la curiosité, de l'étonnement, de la séduction ou de la répulsion, conduire à la compassion⁶. A chacun ses problèmes, ses soucis ou ses espoirs. Certes. Mais, traversant ces différences, surgit parfois, comme libérée par le soupir de la halte, la reconnaissance d'être tous pris dans le même tourbillon de la vie et les mêmes interrogations existentielles. Le lieu du café fait alors lien en dehors de sa stricte fonction utilitaire et de sa dimension première de « théâtre urbain ». A leur façon, les cafés rappellent qu'il faut que ça s'arrête pour que les sentiments se donnent à vivre. A l'extérieur, dans la rue, sur les places ou les quais de gare, il faut une grève des transports en commun pour que certains s'étonnent de constater que ce type de sentiment existe encore à grande échelle.

La violence du branché

Le « branché » qui se sert ostensiblement de son téléphone portable dans l'espace du café déchire cette atmosphère. En correspondant avec un ailleurs médiatique, il s'extrait de l'espace partagé tout en y restant. Il s'octroie

le pouvoir, en quelque sorte, d'y être sans y être. Son ubiquité médiatique signifie aux yeux de tous : « J'existe sans vous et je vous le montre. » Ce que tout le monde savait déjà, certes, mais oubliait durant quelques instants. L'individualisme, dans ce qu'il extrait du collectif, se donne ici à voir dans toute son âpreté, sa rugosité. Comme le dit joliment Joël Roman, « la friction urbaine ne nous polit plus »⁷. Est-ce à dire qu'elle nous rend impolis ?

Ce « décolllement » du branché peut effectivement être interprété comme un acte d'impolitesse. Il y a rupture de la règle, non formalisée mais connue de tous, de « l'être là » et de « l'être ensemble » du café. Il y a déchirement du fragile tissu de sociabilité qui unit les physiquement présents malgré leur silence et qui habille leur sentiment d'exister ensemble par-delà leurs différences. Et la rupture semble d'autant plus brutale que cette sociabilité est fragile. Le branché fait violence non pas en générant une nuisance sonore (sa voix ne porte pas plus que si son interlocuteur était en face de lui), ni même visuelle (bien que son attitude de retrait le fasse penser), mais en rompant l'illusion du café : celle qui porte à croire que « le monde est là », dans sa dimension anthropologique. Sa violence consiste à réintroduire l'immédiat là où l'arrêt s'était publiquement réfugié, à rappeler que la proximité a de moins à moins à voir avec la contiguïté, et à démontrer que la solidarité est désormais plus hertzienne que corporelle.

6. Il existe bien sûr des cafés « distingués » que l'on fréquente surtout afin de s'y faire reconnaître ou d'y faire des rencontres.

7. « Citoyenneté et urbanité », in *Citoyenneté et urbanité*, ouvrage collectif, Esprit, 1991, p. 13.



Dans le sable, la communication persévère.

Le branché fait aussi violence parce que son comportement signifie toujours que, pour lui, l'ailleurs médiatique avec lequel il correspond est plus rentable, plus utile ou plus agréable que l'ici du café. Cette attitude peut être vécue par les présents comme une forme de dévalorisation si ce n'est de dédain envers eux. Certes, une attitude post-moderne peut se réjouir de ce type de situation : n'est-il pas positif de pouvoir ainsi zapper son attention entre un ici que l'on peut, au gré de son humeur, décréter lointain, et un ailleurs que l'on peut contacter du bout des doigts ? Mais la jouissance est pour celui qui télécommunique, pas pour ceux qui subissent le clivage qui en résulte. Il importe donc de savoir où l'on se situe. Plusieurs de nos informateurs nous ont ainsi confié qu'ils avaient commencé à restreindre – et même, pour certains, à supprimer – l'utilisation de leur téléphone portable dans les cafés en constatant le malaise qu'ils éprouvaient à être spectateurs de ce qu'eux-mêmes, par ailleurs, contribuaient à produire. En ce sens, leur réaction rappelle que le café est encore un lieu d'urbanité.

Le café, lieu d'urbanité

Il y a certes longtemps que les espaces publics ont cessé de vivre au sens habermassien du terme, c'est-à-dire comme lieux où les individus font un usage public de leur raison, créant ainsi une sociabilité moderne et démocratique⁸. On peut même se demander si cette vision « lumineuse » de l'espace public – dont Richard Sennett partage la nostalgie dans l'ouvrage qu'il a consacré à la perversion de cet espace par l'irruption qu'y ont fait le privé et l'intime⁹ – n'a jamais existé autrement qu'à l'état tout à fait exceptionnel. Pour ces deux auteurs, le café fut

l'archétype de cet espace public, lieu de débat où la vérité se mesurait à l'aune de l'argumentation fondée en raison, lieu de reconnaissance du sujet au-delà de l'apparence de l'individu, lieu d'invention du social avec le sentiment d'y participer directement. Mais il s'agissait là du café « révolutionnaire », celui de la fin du XVIII^e siècle pour certains pays et du XIX^e pour d'autres, et non pas du café contemporain, lieu où s'arrêtent des individus sans s'adresser la parole, si ce n'est à ceux qui les accompagnent.

Faut-il pour autant ne voir désormais dans le café qu'un « non-lieu », tel que Marc Augé définit ce terme, c'est-à-dire comme un espace n'irradiant en lui-même aucun sens pour ceux qui le fréquentent, si ce n'est sa pure fonctionnalité¹⁰ ? La

multiplication des appels téléphoniques dans les cafés conforte sans doute ce point de vue. On peut même penser que ces appels constituent une sorte de palliatif à une anomie urbaine en voie de généralisation. Les lieux ne faisant plus lien, le lien médiatique fait figure de lieu. L'espace devient éclaté et le centre portable. Le résultat est une sorte de *cocooning* médiatique (la publicité « gardez le contact avec votre tribu » en est une illustration) d'individus nomades dans un monde fragmenté.

Mais les réactions critiques à l'utilisation des téléphones portables dans les cafés révèlent aussi la particulière sociabilité qui caractérise encore nombre d'entre eux. Le mot urbanité pourrait assez bien recouvrir cette sociabilité : il évoque à la fois la ville, le respect des autres et la tenue de soi. L'urbanité du café permet à des inconnus de se côtoyer dans un même lieu, d'expérimenter leur « être ensemble » tout en gardant leur « quant à soi », leur autonomie. En cela, le café est pleinement moderne. Cette urbanité se vit à l'état dégradé dans une rame de métro, à l'arrêt d'un autobus ou dans une file d'attente, là où le strictement utilitaire sévit. Mais elle reste présente. Il s'agit donc d'une forme. Une forme dont le contenu est chaque fois particulier, différent, et que d'aucuns vont chercher comme une surprise dans la ville.

Francis Jauréguiberry

8. Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

9. Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.

10. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

> **Francis Jauréguiberry** est maître de conférences de sociologie à l'Université de Pau et responsable de recherche au SET (Société, Environnement et Territoire, unité mixte de recherche n° 5603 du CNRS). Ses recherches portent sur l'expérience d'ubiquité médiatique vécue par les usagers des nouveaux outils de télécommunication.